



Gérard Cartier

L'absolu défi

Ma mère, etc., roman de Charles Dobzynski
(Orizon, 2013)

Le roman commence en 1930 avec l'arrivée à Paris d'un couple de Juifs polonais fuyant les pogroms, un nourrisson dans leurs maigres bagages. Si le père s'efface assez vite, la figure de la mère est omniprésente, dure au travail, ardente, tyrannique parfois, toujours aimante : « *Ton cœur blessé ressemble à l'hévéa / Saignant d'amour par son mince orifice* ». C'est à elle que l'auteur s'adresse, elle l'accompagne tout au long du récit, depuis l'avant-guerre – sa machine à coudre et ses chansons yiddish ont rythmé l'enfance du petit Chaïm, devenu Charles – jusqu'aux émouvantes images de ses vieux jours, alors qu'on vient seulement de lui accorder la nationalité française : « *fragile noctuelle / Qui trimbalait tes jupes en paquet, / Le dos courbé, danseuse rituelle...* ». Charles Dobzynski revient marauder dans sa jeunesse, il redevient ce fils *maigre et insolent* qui s'initie à la scène et au tricot, découvre la poésie, puis, lui qui n'est français que de bouche, écrit, s'enflamme pour le lettrisme, voyage, traduit, aime. Et prend parti.

Car plus que le roman intimiste que laisse avec humour supposer le titre, ce livre d'une vie est d'abord une traversée du XX^e siècle. L'auteur a écrit là son *roman inachevé* – le déchirement rétrospectif d'Aragon en moins. *Peindre sa vie est l'absolu défi* quand on s'appelle Charles Dobzynski et qu'on a vécu si intensément son époque ; quand, sauvé des rafles de Vichy par une chanson de Mistinguett (« ... *Morveux, dis-moi, où es-tu né ? (...)* *Moi M'sieur j'suis né dans l'faubourg Saint-Denis* »), on a dû fuir et se cacher ; quand on a fait le maquisard dans Paris insurgé ; qu'on s'est engagé et qu'on a vu peu à peu son idéal déchiré à Moscou, à Budapest, à Prague ; quand on ne s'est pas résigné au silence – jusqu'à être *persona non grata* en URSS. Quand on a travaillé à *Ce Soir*, aux *Lettres Françaises*, à *Europe*, et qu'on a rencontré les plus grands écrivains du siècle : Aragon (« *Astre entouré de ses jeunes comètes* ») et Elsa bien sûr, mais aussi Tzara, Char (« ... *qui jamais ne ploya sous le vent* »), Guillevic, Nezval, Nâzim Hikmet (« *Plus qu'à mourir il nous apprit à naître* »), et tant d'autres, parfois un peu oubliés aujourd'hui, sans compter cinéastes et artistes, effigies tutélaires que Charles Dobzynski salue avec malice et générosité. Tenez, par exemple, Blaise Cendrars :

La liberté chez Blaise Cendrars

Je me rendis un jour rue Jean Dolent
Où face à la Santé, bunker austère,
Blaise Cendrars inventait le mystère
De bourlinguer sur un rythme insolent.
L'interroger fumant, poète affable,
Ce n'était rien qu'écouter l'enchanteur,
Tout à ses pas perdait sa pesanteur,
Tout devenait à sa bouche une fable,
Et j'entendais sifflant dans la toundra
Battre en ses mots le train de Sibérie,

Montmartre est loin, mais proche la tuerie,
 Et sous le balancier de son seul bras
 La poésie devenait mappemonde
 Que sillonnait le Transsibérien,
 Plus de frontière et plus de méridiens,
 Le monde au cœur était sa longueur d'onde.
 Son aventure au goût d'immensité
 Semblait prendre nos rêves en remorque,
 Au clair matin des Pâques à New York,
 Carillonnait en moi la liberté.

Charles Dobzynski, qui écrit indifféremment en vers libres ou mesurés, s'explique sur la forme *archaïque* dans laquelle il coule ici sa vie, le décasyllabe, déjà choisi naguère pour *L'Opéra de l'espace* (Gallimard, 1963) et *La vie est un orchestre* (Belfond, 1991). C'est le mètre de notre première poésie, celui de la *Chanson de Roland*, celui par excellence de l'épopée et du récit avant que l'alexandrin ne le supplante. Moins solennel que celui-ci, moins souple aussi au regard de la rime (plus entêtant, mais propice à d'inattendus courts-circuits), il est aussi plus familier du fait de sa légère boiterie – son rythme naturel est dissymétrique. Charles Dobzynski note que c'est le vers de Maurice Scève, à qui il emprunte le dizain en le doublant : si ce dernier suffit à dire l'amour et le microcosme des passions, c'est un lit de Procuste pour l'aventure collective. Une forme fixe donc, mais conduite avec souplesse, assez pour que la rime et le rythme n'occupent pas tout l'espace mental : rien de guindé, une grande liberté de ton, la vie frémit sous le carcan du vers.

L'identité juive de Charles Dobzynski revient avec instance dans ses derniers recueils (*Je est un juif*, Orizon, 2011). Sans doute, par le biais du yiddish (la langue *maternelle*), n'a-t-elle pas cessé de circuler dans ses pages depuis la monumentale *Anthologie de la poésie yiddish* (Gallimard, 1971, repris dans *Poésie/Gallimard*) qui l'occupa une décennie et contribua à le révéler à lui-même : « *Je m'écrivais par la mémoire juive* ». Mais cette identité *exorbitale* restait souvent allusive. Elle se fait plus sensible, plus ostensible de livre en livre, comme ces carpes du Shabbat qui prospèrent longtemps dans l'ombre avant de remonter à la surface, gavées d'années, s'offrir au festin de la mémoire.